

## LA MÉMOIRE DES ÂMES

### I

Daniel Wickman avait pris la ferme résolution de changer de vie. Ce vide, ce manque en lui qu'il éprouvait depuis trop longtemps, il voulait y mettre un terme. Il le supportait de moins en moins. Il ne savait pas pourquoi il se sentait ainsi, ni ce qui lui manquait, ni même comment il allait s'y prendre pour changer. Il savait que ce serait difficile, qu'il échouerait peut-être. Mais il devait essayer.

C'est un rêve qui l'avait poussé à agir. Le rêve le plus bouleversant de sa vie. Le rêve qui rendait tout possible. Cette nuit-là, donc, une voiture descendait une rue pavée. Une Tchaïka des années 60 peut-être, ou une Volga. Cela n'a pas une grande importance, de toute façon. Trois ou quatre personnes sont à bord. Celle qui était assise à gauche de la banquette arrière, le visage incertain mais plein d'une forme d'humilité approximative, regardait par la vitre, dans un silence religieux. La voiture passa devant une église. On eût dit une église orthodoxe, comme celles qu'on trouve en Russie, en Autriche ou en Bavière, avec ses clochers à bulbe qui flottent comme des bulles d'air et sa fraîcheur colorée.

Quelques cyclistes doublèrent un instant le véhicule, qui rejoignit une place imposante et se noya dans un immense carrefour. Un nom vint alors à l'esprit du passager de la banquette arrière : *Mesdames*. Il apparut

comme ça, gravé dans l'air. C'était un nom propre, peut-être celui de la place, ou de la ville, ou du pays. Qu'est-ce que cela voulait dire, « Mesdames » ? Et pourquoi ce nom était-il apparu à ce moment-là ? C'étaient autant de questions auxquelles il n'y eut pas de réponse. Pourtant, le nom lui resta, au passager. Il lui paraissait important de le retenir. En fait, il devait le connaître depuis longtemps.

La Tchaïka parvint finalement à prendre le boulevard qui s'arracha du carrefour. On aurait pu penser qu'il voulait le fuir. Comme un besoin d'indépendance... Elle se glissa dans quelques autres rues qui se déhanchaient, franchit un rond-point coiffé de quelques fleurs et au-dessus duquel, en hauteur, avait été construit un petit temple circulaire constitué de colonnes corinthiennes. Elle se sentit toisée par de hauts bâtiments, prit un virage à droite, ou peut-être à gauche, puis s'engagea dans une voie rigoureusement rectiligne, chamarrée de magasins et de publicités du style d'après-guerre : quelques dessins relevés de jeux de mots, de sobres enseignes, « mercerie », « librairie », « droguerie » jalonnaient les voies. Tout cela défila avec la plus évidente indifférence dans l'esprit du passager arrière.

Bientôt il arriva devant une bâtisse assez monumentale. C'était vraiment impressionnant. De lourdes colonnes rouges en indiquaient toute la noblesse. Tout, d'ailleurs, y était d'un rouge vif. La façade, qui s'étirait presque à perte de vue, portait partout sur elle la couleur du sang. Cette ville qu'il visitait avait décidément le goût de la

bigarrure. Ce qui était encore plus curieux, c'est que ce monument qui arborait toute sa puissance au plaisir des promeneurs, on le distinguait plus clairement que tout ce qu'on avait traversé jusque-là. En revanche, on ignorait ce qui se cachait derrière ces murs massifs au bas desquels les gens qui y circulaient faisaient l'effet d'une file de fourmis. Mais c'était assez important pour que la Tchaïka s'y arrête. On pressentait que ce n'était pas sa destination, seulement une escale. Bien qu'il ne s'en soit pas rendu compte à ce moment-là, ce bâtiment était cher au passager, il était le symbole d'une partie importante de sa vie. Il ne le considérait pas sans une émotion mêlée d'une sorte de mélancolie, ou de nostalgie.

Il tourna le regard dans une autre direction. Il vit se dessiner, quelque part à proximité, un petit parc dans lequel se dressaient orgueilleusement quelques statues. Cet endroit aussi lui était assez familier – tout au moins, il lui dit quelque chose.

Mais voici maintenant que le parc commence à s'estomper encore plus, qu'il s'éteint, qu'il s'évapore. Tout sombre dans une obscurité décevante, même le colosse rouge devient en une seconde une ruine, puis se précipite dans l'abysse de l'oubli. Quelles ténèbres s'abattent soudain sur la ville, qu'en si peu de temps plus rien n'existe ? Ce qui avait, suppose-t-on, émergé du chaos, retourne au chaos. De la façon la plus brutale, la plus incompréhensible, la plus indésirée. Car le passager, lui, il aurait bien poursuivi sa route, il aurait bien

continué de visiter la ville. Mais non, tout disparaît, tout est terminé.

## II

La sonnerie du portable dérange le silence de la chambre qu'effleurent les premiers rayons du soleil. Daniel émerge des ténèbres. Il frotte ses paupières gonflées de sommeil, scrute la pièce autour de lui. Il consulte son téléphone. Il indique la date du 20 janvier 2017. Il est 6h30. Très vite il se remémore ce songe, et il comprend que le personnage sur la banquette arrière, c'était lui, ou plutôt, qu'il s'est senti lui.

Il se précipite sur son ordinateur, ouvre une page Word et y note tous les détails du rêve dont il se souvient afin de l'immortaliser, bien qu'il ne comprenne rien à ce qui s'est passé dans sa tête cette nuit. Qu'importe. Avec le temps, il a pris l'habitude d'accepter l'inexplicable.

Puis il se prépare en écoutant France Culture. Il sort un instant sur le balcon de son F3 qui donne sur un parc privé. La journée s'annonce sous les meilleurs auspices. L'aube est tiède. Le printemps est enfin installé. Il lave son visage ascétique, ses membres fins, arrange d'un geste approximatif les quelques cheveux bruns qu'il a encore, enfle rapidement les premiers vêtements qui lui tombent sous la main. Il avale en express un petit déjeuner bio, puis il prend le vieux vélo qu'il a acheté aux Emmaüs. Sur le chemin qui le mène à la librairie où

il travaille, rue du Général Drouot, dans le centre-ville de Nancy, ses pensées sont toutes à son rêve. Il se demande comment son imagination a pu développer une ville entière en quelques minutes. Il s'interroge, sans attendre de réponse, juste parce qu'il est accoutumé à se poser des questions.

Il finit par poser son vélo devant une boutique. Il soulève le rideau de fer, tourne la clé dans la serrure et retourne le panneau qui indique qu'elle est désormais ouverte. Comme presque tous les matins, il pose son sac à dos à côté du comptoir, allume les lumières, un ordinateur, une musique discrète, vérifie les mails qui lui ont été envoyés. C'est une routine qu'il suit depuis qu'il a trente ans, c'est-à-dire depuis vingt-huit ans, lorsqu'il a commencé à travailler avec son père dans cette librairie dont il a hérité ensuite. Certes, elle n'a pas pignon sur rue, mais elle fonctionne assez pour qu'il subviennne à ses besoins de célibataire. Les rayonnages se croisent et se décroisent, s'étendent et se détendent sur une superficie de deux cents mètres carrés. Chacun a ses ornements propres, ses spécificités. Des diffuseurs de parfums accentuent le caractère avenant du lieu.

Daniel s'affirme à travers sa boutique. Il choisit les livres qu'il veut vendre en fonction de son intuition, de son goût, de ses humeurs. Il sait ce qu'il veut, ou pense au moins le savoir. Cette détermination, cette liberté, personne ne les lui a apprises. Elles sont nées avec lui, pour le meilleur et pour le pire. Il a élaboré tout au long

de sa vie une vision du monde marginale. Il s'est d'ailleurs toujours senti différent, à part, voire exclu. C'est pour ça qu'il s'est presque convaincu qu'il devait préserver son individualité : il a toujours été conscient de la sienne. Il l'a façonnée, l'a définie à force d'introspection et de recherches sur la nature humaine. Aussi, avec sa librairie, il a trouvé le moyen d'exprimer sa personnalité et sa compréhension du monde, et cela le console un peu de la solitude dont il lui arrive passablement de souffrir.

Il a chaque jour ses habitués. Georges ne vient le plus souvent que pour y chercher et y lire *Politis*, l'hebdomadaire auquel il est abonné, et partager un thé et quelques mots avec Daniel. Et puis il y a la « vieille Esméralda », qu'on appelle ainsi depuis que, à l'anniversaire de ses quarante ans, elle a décrété que ses années de jeunesse étaient terminées, qu'elle était désormais une vieille et qu'elle était foutue, qu'elle ne trouverait plus jamais d'homme.

Le magasin ferme ses portes à dix-huit ou dix-neuf heures selon les jours. Comme toujours à cette heure-là, Daniel s'allonge un moment sur la banquette du magasin. Il ferme les yeux, se remémore les bons moments de la journée, s'inquiète un peu des moins bons, calcule approximativement les quelques bénéfices qu'il a faits. Puis son rêve de la nuit dernière lui revient en mémoire, et il décide, très vite, de contacter son ami Hou-chi.

« Alors, tu en penses quoi, avec ton regard de bouddhiste expérimenté ? l'interroge-t-il. Je veux dire, c'est quand même quelque chose de très particulier. Je n'ai jamais visité cette ville, je n'en connais ni les rues, ni les bâtiments. Est-ce que j'aurais tout inventé ?

– Non, tu n'as rien inventé », répond Hou-chi.

Hou-chi est bouddhiste depuis trente ans. C'est lui qui a appris à Daniel ce qu'est précisément le bouddhisme. S'il a toujours été passionné par la spiritualité, Hou-chi l'a aidé à y voir plus clair dans les concepts de cette religion. Les rêves de vies antérieures, Hou-chi connaît : si le rêve est cohérent, lui explique-t-il, et se déroule dans un lieu inconnu, c'est un rêve de vie antérieure. Aussi conseille-t-il à Daniel, si cela l'intéresse autant qu'il le prétend, de faire son enquête, de fouiller sur internet.

« Par ailleurs, si tu pries le Bouddha, il t'aidera et t'enverra d'autres rêves. Tu y découvriras alors peut-être des personnes que tu connais aujourd'hui et avec qui tu as partagé des moments importants dans ta vie antérieure. Mais prie pour aider ces personnes, car tu les retrouveras peut-être dans ta vie actuelle.

– Ça arrive souvent, de retrouver dans une vie des personnes qu'on a connues dans une autre ?

– Oui, si tu as vécu des expériences très riches avec quelqu'un, tu as de bonnes chances de la retrouver dans cette vie présente. C'est la loi du karma, qui veut que tout ce qui arrive porte des fruits, produise de nouvelles manifestations en conséquence des précédentes. »

Lorsqu'il rentre chez lui, Daniel prie le Bouddha et s'endort si vite qu'il ne prend pas le temps de voir le mail que Hou-chi lui a envoyé quelques minutes plus tôt et qui contient des informations sur la ville de son rêve.

### III

Cette enquête sur la ville inconnue l'excite. Il espère avec elle comprendre un peu les raisons de son mal, et même, pour quoi pas, combler un peu ce vide existentiel. Alors qu'il s'installe devant l'écran de son ordinateur, il se laisse porter par ces fantasmes que lui offre son esprit, autorisé pour une fois à la rêverie. Il trouve sur sa messagerie le mail de Hou-chi, qui l'invite à consulter un certain nombre de pages sur lesquelles figurent des bâtiments proches de celui dont il a rêvé. L'un d'eux, un bâtiment rouge solidement renforcé par des colonnes, l'interpelle. La ressemblance est assez frappante, mais le texte de la page est écrit dans une langue slave qu'il n'identifie pas, ce qui ne lui permet pas de déterminer où a été prise la photo. Il saisit les mots qui la légendent, les collent dans le cadre de Google traduction et s'aperçoit qu'il s'agit de l'université Taras Chevtchenko, implantée à Kiev, en Ukraine. Il ne ressent d'abord aucune exaltation particulière, seulement une sorte de satisfaction à l'idée d'avoir touché à quelque chose d'assez similaire à ce dont il avait rêvé. Même s'il n'a pas la moindre certitude, il reconnaît que c'est un bon



début. Puis il se dit que ce n'est nullement un hasard s'il s'est retrouvé à Kiev : depuis tout gosse il a une affection, une attirance particulière pour l'URSS. A huit ans à peine il entonnait certains chœurs de l'Armée Rouge et, s'abandonnant à une étrange nostalgie, il s'émouvait en écoutant la beauté guerrière de l'hymne soviétique. Cela l'encourage à continuer dans ce sens. Il repère l'université sur Google Earth. C'est une bâtisse d'une taille considérable. Il s'en rend mieux compte, et l'émotion qu'il éprouve en l'observant plus dans le détail produit alors un écho assez lointain avec celle qu'il avait ressentie hier matin, en sortant du sommeil. Il se dit que c'est là quelque chose que peu de gens doivent connaître. Peu à peu, il se sent davantage appartenir à ce lieu, à cette nation. Il en arrive même bientôt à avoir l'impression de partager le sentiment national dont il voit s'envelopper l'université. Il ne s'agit pas pour lui de l'Ukraine, plutôt de ce qui était l'URSS, dans la période durant laquelle elle avait phagocyté l'Ukraine et en avait fait l'une de ses républiques socialistes.

Plus motivé que jamais, il explore la ville, et quand il pense que sa visite est virtuelle, il se met à caresser de grands espoirs à la perspective de se rendre physiquement à Kiev. S'il ne se trompe pas, quelles merveilles, quels trésors de son ancienne vie ne découvrirait-il pas ? Le parc en face de la faculté ne lui est pas accessible sur le net. Les rues ne lui paraissent pas forcément familières, mais il les sonde, en quête de tout

ce qui pourrait éveiller en lui un souvenir, un sursaut, un vieil écho de sa mémoire. Les ruelles, les rues, les avenues, les boulevards sont scrutés, découpés, analysés avec un regard attentif. Il croit parfois, en voyant certains immeubles, y trouver un élément de son songe, puis il se ravise, accusant son esprit de vouloir l'abuser.

Soudain, il arrive sur une grande place. C'est là, enfin, qu'il sait, lui aussi, qu'il n'a effectivement pas rêvé. Il n'a rien inventé. Il était indéniablement à Kiev il y a deux nuits de cela. Il ne lui est plus permis de douter. Il reconnaît la place, les circonvolutions de ses rues. Et son nom : Maïdan, c'est-à-dire « la place ». Le lien pour lui est évident à établir avec le nom « Mesdames » qui lui était apparu au moment où il avait, dans sa vision, traversé cet endroit. Il ne reconnaît pas tout, bien entendu. Les choses ont dû beaucoup changer en soixante ou soixante-dix ans. Cependant il identifie la route pavée qui descend sur le Maïdan avec la même netteté que s'il l'avait empruntée la veille. Et des sanglots commencent à monter dans sa gorge, sans qu'il puisse pleurer. Il est remué parce qu'il se revoit presque gravir cette rue, jour après jour. Ses yeux rougissent parce qu'il croit qu'il est rentré chez lui après plus de près de cinquante années d'exil. Cette rue, c'est la sienne, et il voudrait tellement y retourner, maintenant qu'il l'a retrouvée. Il réalise ici pleinement son immortalité, alors qu'il s' imagine entendre la Tchaïka secouée par les pavés. Tout se met en place, son passé ressuscite sous ses yeux médusés : le

rond-point, le petit temple, tout est là. Il verrait presque les cyclistes, la voiture même dans laquelle il se trouvait. Et il est l'enfant prodigue, de retour après s'être mis à l'écart de sa patrie. Il ne cesse de répéter dans un murmure ému : « j'ai vécu là, j'ai vécu là ». Et à force de hanter les rues de Kiev, son sentiment s'accroît, le débordement. La ville l'accueille comme elle le faisait autrefois. Il en perçoit l'âme. Il ne croyait pas avant aujourd'hui qu'une ville pût avoir une âme. Pourtant, elle est presque tangible, tant elle vibre quand, roulant la souris, il monte la *Heroyiv Nebesnoyi Sotni Alley* qui, toujours aussi bondée, l'éloigne du Maïdan et qu'il a l'impression de connaître par cœur. Il lui semble même que certains bâtiments lui chuchotent à l'oreille des mots de bienvenue. Tout cela tient presque du fantastique, du surnaturel. Le réel n'est pas limité, se dit-il, seule la pensée humaine le camoufle avec ses croyances et ses peurs.

Alors qu'il se perd dans ses rêveries, un sms l'alerte qu'il vient de recevoir une commande qu'il avait passée il y a plusieurs semaines. Une dizaine d'ouvrages pour sa librairie. Il est le bienvenu, ce sms : ça va l'aider à revenir à la raison. Il se détourne alors de l'ordinateur et consulte distraitemment la liste des ouvrages qu'il a commandés. Soudain il s'immobilise. Un titre l'interpelle : *Les Maudits de Kiev*, écrit par une certaine Aleksandra Antonenka. Il avait oublié avoir acheté ce livre. Sans doute le résumé lui avait-il plu. En tous les

cas, son intérêt pour ce texte est maintenant très différent. Il ne s'agit pas d'une coïncidence. Les coïncidences, il n'y a jamais cru. Il y a une raison à toute chose, et il a la ferme intention de découvrir celle-là. En deux temps, trois mouvements, il enfle son manteau, ses chaussures et se précipite à la poste pour y retirer le colis.

## IV

C'est un ouvrage assez mince qu'il réceptionne, une centaine de pages tout au plus, illustré de quelques photographies sur lesquelles Daniel ne s'attarde pas encore. La page de couverture représente le Maïdan. Stimulé par ses recherches, il tient le livre entre ses mains sans oser encore tourner la première page. Peut-être contient-il de nouvelles révélations sur lui. Peut-être va-t-il apprendre qui fut sa compagne autrefois, cette « maudite » à laquelle fait allusion le titre...

Par ailleurs, le nom d'Aleksandra Antonenka lui dit quelque chose. Pourtant, il a beau creuser dans sa mémoire, il n'arrive pas à retrouver dans tout l'espace de sa culture littéraire ce qu'aurait pu écrire cette femme. La petite photo présente sur la quatrième de couverture lui inspire aussi vaguement quelque chose, mais il ne sait pas quoi. Qui sait s'il ne l'a pas entr'aperçue sur internet au hasard d'une recherche ? Quant au nom, il l'aura lu dans une page quelconque où il en aura été fait mention. En bref, il se noie dans l'inconnu.

Il ouvre la première page, qui contient deux lettres : *A B*. Il ne s'y arrête pas et relit avec soin la quatrième de couverture. Il s'agit d'une histoire d'amour malheureuse que l'auteure a vécue durant ses années de jeunesse. Il parcourt alors le livre et, pareil à un enfant, s'attarde d'abord sur les photos. Il a tellement arpenté les rues de Kiev sur la toile qu'il lui semble toutes les reconnaître sur ces clichés en noir et blanc. Le décor a quand même changé, reconnaît-il, et suggère que les photos datent des années 30. Kiev n'avait pas encore été infestée et dévastée par les Nazis. Malgré tout, certaines rues sont visiblement restées en état, s' imagine-t-il : leurs mosaïques de pavés sont, pour beaucoup d'entre elles, toujours là, leurs ondulations n'ont pas disparu ; en revanche, les bâtiments ont été remplacés.

Feuille après feuille il redécouvre la ville sous un angle nouveau. Il s'arrête un moment sur l'université nationale, qui n'est pas bien différente de celle qu'il a trouvée sur Google Earth. Sa robustesse résiste aux effets du temps. Quelques pages plus loin, il s'arrête sur une autre photo qui lui est familière : c'est le Maïdan. Il n'y voit pas la tour surmontée d'un ange, elle ne fut érigée qu'en 2001. Mais il identifie la place, ses boulevards, ses badauds. D'ailleurs, quelques pages encore plus loin, se trouve une photo de la *Heroyiv Nebesnoyi Sotni Alley*, la rue qu'il se figure avoir tous les jours montée et descendue. C'est extraordinaire de retrouver dans ce livre tous les endroits spécifiques de son rêve. Car les lieux qui ont été

photographiés correspondent, pour beaucoup d'entre eux, très exactement à ceux dont il a rêvé. Emporté dans ses réflexions hasardeuses, il se met à envisager qu'Aleksandra Antonenka, c'était lui dans une vie antérieure. Il n'était peut-être pas un homme comme il avait voulu le croire jusqu'à maintenant. Ce serait une belle preuve que son imagination peut l'abuser aisément ! A aucun moment il n'avait remis en cause l'hypothèse qu'il était un homme. C'était acquis, c'était une évidence qui ne méritait même pas qu'on s'y attarde. Et voilà que quelques recherches supplémentaires font trembler un pilier de la vie antérieure qu'il s'était construite. Sans s'en apercevoir, il avait donné un visage masculin au passager de la Tchaïka, au piéton des rues de Kiev, un visage proche du sien. Son ego avait outrepassé ses droits et l'avait manipulé, comme il le fait si souvent. Il s'était attaché à ce visage d'homme, à cette vie d'homme qu'il avait inventés – c'est ce qu'il fait de mieux, s'attacher –, suivant les analyses confuses de sa pensée et de ses impressions, et possiblement aussi parce qu'on s'identifie si fort à son propre sexe qu'on n'envisage rarement avoir pu être autrefois du sexe opposé.

A partir de là, *Les Maudits de Kiev* prend une envergure nouvelle, l'intérêt qu'il lui porte est décuplé. Il ne s'étonne pas d'être libraire aujourd'hui, puisqu'hier il était écrivain. Pas plus qu'il n'est surpris d'avoir eu le sentiment de connaître le nom d'Antonenka. Peut-on oublier son propre nom de famille ?

Il continue de parcourir les photographies du livre – il y en a une quinzaine. Sans doute l'aideront-elles à détruire les autres illusions qu'il a bâties. Il trouve celle d'un parc. Un couple pose au milieu de statues usées. La fille est sur les genoux de son compagnon, qui encercle sa taille avec ses bras. Il a l'air heureux. La jeune femme, c'est vraisemblablement lui, avec son copain du moment. Les maudits de Kiev, ce sont eux. Il s'attarde peu sur le garçon, c'est la fille qui l'intéresse : il essaie de retrouver dans les traits de son visage les siens propres. Il croit voir quelque similitude, puis se rappelle que son ego l'a déjà beaucoup trompé, et il se méfie. En vérité, il faut bien reconnaître qu'il ne voit aucun point commun entre eux, ce qui, au reste, ne signifie probablement rien : il vint au monde à l'époque à travers d'autres parents que ceux dont il est né aujourd'hui, le travail de l'hérédité a donc tout naturellement opéré.

Il finit par abandonner la quête d'une ressemblance physique. C'était juste un jeu, c'eût été amusant de lire sur ce visage féminin le même regard que celui qu'il avait, la même courbe des lèvres, les mêmes joues creusées. Mais, même avec la plus grande imagination, les rapprochements sont impossibles.

Malgré tout, il a pour cette fille une affection narcissique. A défaut d'y saisir ses traits physiques, il en interprète l'esprit et le cœur. Il lit dans ses yeux la même inquiétude, la même révolte qu'il éprouve lui-même aujourd'hui. Il lui prête ses pensées, ses croyances, il fait

d'elle son double, et c'est une sensation bizarre qu'il découvre alors, parce que c'est lui-même qu'il retrouve et qu'il apprend à mieux connaître. Il scrute les détails de la photographie des amants, quand il peut les distinguer. Il lit la légende, « *Benjamin et moi au parc* ». Mais tout ceci est très maigre, insuffisant. Il n'obtient pas d'autres données susceptibles de l'aider à en savoir plus sur lui-même et l'endroit où il se trouve : les contours de l'épreuve sont approximatifs et les rayons du soleil qui se jettent sur le jeune couple assis sur un banc en atténuent la netteté.

Après l'avoir observée durant quelques minutes et n'y avoir rien trouvé de réellement pertinent, il renonce. Il est tard, il tombe de fatigue. Il emportera le livre avec lui demain à la librairie, et passera à la lecture, convaincu qu'il y trouvera cette fois les informations qu'il recherche sur lui, sur son passé.

## V

*Je vis le jour le 3 juin 1913 à Kiev. Mes parents étaient assez aisés. Mon père dirigeait une petite entreprise métallurgie, et ma mère s'occupait de mes deux frères et de moi. Si j'en crois mon entourage, j'étais une fille assez jolie. J'avais de beaux cheveux noirs et les yeux clairs, une silhouette svelte et une relative joie de vivre. Ils nous éduquèrent tous les deux dans un esprit de bienveillance et d'amour, si bien que je développai*



*durant toutes mes années de jeunesse un tempérament doux et affectueux. Ma famille entretint toujours la conviction que j'étais doté d'une intelligence solide et que je pourrais faire de belles choses dans ma vie. Pour ma part, je désirais de devenir biologiste. C'était un vieux rêve d'enfant auquel je ne voulais pas renoncer sans m'être battue. Mon esprit scientifique ne convenait pas beaucoup aux jeunes filles, mais mes parents avaient un esprit suffisamment ouvert pour avoir confiance en moi et être convaincus que je pouvais réussir dans la voie que je m'étais fixée. Ils m'avaient recommandé de trouver autre chose dans le cas où j'échouerais à réaliser mon rêve. Sur cette question, mon caractère romantique me portait vers l'idée de devenir écrivain, si j'étais refusée à l'université de biologie. J'imagine que mon père et ma mère furent encore plus désappointés d'apprendre que je comptais écrire des livres si mon premier projet ne voyait pas le jour, mais, lorsque je le leur annonçai, ils eurent l'aimable politesse de simplement me sourire... et de soupirer [...]*

L'auteure continue encore sur deux ou trois pages de décrire ses premières années. Daniel ne cache pas son désarroi : rien jusqu'à présent ne mérite qu'il s'y attarde. Et la biologie ? Lui qui s'est toujours ennuyé ferme durant les cours de SVT ! Malgré tout, il ne perd pas espoir et poursuit sa lecture.

[...] En 1930, lorsque j'eus dix-sept ans, j'eus le bonheur d'intégrer l'Université Nationale Taras Chevtchenko de Kiev afin d'y commencer mes études de biologie, bien que j'eusse voulu partir à celle de Krasnodar, dont la réputation me paraissait meilleure. Je me mis alors à travailler avec la plus grande rigueur, et l'assiduité avec laquelle j'assistais à tous les cours qui m'étaient dispensés me valut d'être perçue rapidement comme l'une des meilleures étudiantes de ma promotion. Inutile de préciser que je rendis bien des garçons jaloux de mon succès !

Mais, revenons un peu en arrière, dans le courant de ma première année du **Bakalarv Diploma**. J'étais en bonne voie pour valider ma première année et avais le souci permanent de ne point laisser ma concentration se disperser dans d'autres choses que mes études. Il n'était pas si aisé que cela, pour une femme, d'obtenir un emploi dans un milieu très masculin. Je ne pouvais me permettre de me laisser distraire. [...]

Pourtant, le cœur a sur nous généralement plus de pouvoir que l'esprit. Un jour, je croisai un jeune homme dont le comportement vis-à-vis de moi me parut étrange. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il me regardait avec insistance, bien qu'il baissât les yeux chaque fois que je levais les miens sur lui. Au début, sa timidité m'amusa. Il avait l'air tellement maladroit ! Il n'osait pas m'approcher et, dans l'inquiétude qu'il manifestait, il mettait toujours entre nous quelques mètres qui

*l'aidaient à retrouver un peu de sérénité. Je ne me serais jamais permise moi-même d'aller vers lui, à cause de ma propre timidité. En outre, ce n'étaient pas aux femmes de faire le premier pas. Aussi ce petit jeu entre nous dura-t-il deux ou trois semaines. Je sentais sa présence flotter autour de moi comme un fantôme craintif, mais je ne savais toujours pas qui il était. Pourtant, je commençai à le trouver assez séduisant. Il était de taille moyenne. Ses cheveux bruns, soigneusement coiffés, et les traits doux et fins de son visage me faisaient penser qu'il ne pouvait s'agir là que d'une personne honnête, quoique fort peu habile avec les femmes !*

*Un jour que j'étudiais dans la bibliothèque de l'université, assise au dernier rang, et que la porte en était grande ouverte, je sentis que quelqu'un était là, tout près de moi. Je me retournai, mais ne vis personne. Je ne m'en inquiétai pas outre mesure, car je me figurai que j'étais surveillée par une présence tutélaire davantage que par une ombre menaçante. Je dus me retourner plusieurs fois pour savoir qui était derrière moi, et je finis par surprendre ce même jeune homme qui, gauchement et ayant pris un air penaud, déguerpit peu après qu'il se fut aperçu que je l'avais découvert. A l'époque, ce genre de comportement, s'il était malhabile, n'en était pas moins attendrissant. Nous n'étions pas encore dans ces temps troublés où le moindre comportement inhabituel, où le moindre mot de travers est jugé comme une menace ou une attaque.*

*Le jeune homme, qui devait avoir comme moi dix-sept ou dix-huit ans, se voyant désormais acculé, se dit sans doute qu'il n'avait plus que deux options : me parler ou me fuir. Il lui fallut quelques jours avant de choisir de me parler. J'appris alors qu'il s'appelait Benjamin Polek, et qu'il faisait à l'université des études de littérature, malgré qu'il s'y ennuyât. Ainsi débuta la relation qui, pour Benjamin et moi, fut notre première véritable expérience amoureuse. [...]*

Daniel, cette fois, ne peut se retenir de tourner les pages les unes après les autres. Non qu'il trouve que ce livre soit passionnant par lui-même, mais une force mystérieuse le retient. Il n'ose lever les yeux, de peur que la magie qui vibre en lui ne disparaisse. Le texte s'imprime dans son esprit avec tous ses détails. Il y apprend quel bonheur vécurent les deux amants, qui se retrouvaient chaque jour dans le parc en face de l'université. Au rythme du récit que fait Antonenka, il les imagine discutant de leur amour, de leur avenir, de leurs plus nobles aspirations, de la religion qui attire beaucoup Benjamin, et de la science qui exerce sur Aleksandra une puissante fascination. Ce ne sont pas pour autant de doux rêveurs. Ils ont la tête bien sur les épaules. Mais ils sont encore bien jeunes et ont, se répètent-ils comme des mots sacrés, un avenir prometteur devant eux.

Cependant les heures sombres de l'Ukraine ne tardèrent pas à venir et à éprouver le couple, avec la grande famine

de l'Holomodor, qui sévit dans tout le pays et par-delà même ses frontières, jusqu'au Kouban, dans le sud de la Russie actuelle.

*Nous fûmes heureux pendant quelques mois au moins, car l'Holomodor infesta bientôt le pays et nous dûmes nous battre contre la mort. Directement ou indirectement, la famine toucha tout le monde. Dès août 1932, nous entendîmes parler d'une poignée de personnes qui, pour survivre, avaient volé dans des champs quelques épis de céréales. Les gens mouraient de n'avoir rien à se mettre sous la dent ; certains même, dans la folie où la faim les jetait, cédaient à la plus horrible des barbaries : le cannibalisme. Les autorités ordonnaient aux paysans de sacrifier leurs récoltes au profit des populations. La tentation de ces fermiers de quitter la campagne pour s'installer dans les villes était alors naturellement très grande, mais des mesures sévères leur défendaient de la satisfaire : les trains leur étaient interdits et toute autre tentative d'échapper à leurs conditions de vie épouvantables se soldait par des échecs. La politique de Monsieur Molotov, alors chef du gouvernement, était si inefficace qu'elle accroissait la famine au lieu de l'endiguer.*

*Durant cette période où des millions de personnes perdirent la vie, j'étais moi-même relativement épargnée. Ma famille était communiste et vivait encore assez aisément pour que la famine ne l'affaiblît pas. Mais il en*

*était autrement de Benjamin. Durant plusieurs semaines on ne m'accorda pas une seule occasion de le voir, prétextant qu'il aurait pu m'arriver quelque chose si je sortais. J'ignorais donc s'il était mort. Les lettres que je lui écrivais restaient sans réponse. Combien de fois m'arriva-t-il de me dire : « Je ne le reverrai plus, il est certainement mort ! » Et combien de fois luttai-je contre cette pensée, lançant au Ciel mille prières pour qu'il m'accordât le droit de le rejoindre ! L'image de sa mort me hantait jour et nuit. Chaque phrase que je prononçais, chaque visage malingre que je croisais dans les rues, chaque annonce que j'entendais à la radio, me rappelaient à lui. Je ne dormais plus, ou bien je me réveillai presque toutes les nuits parce que son visage émacié et agonisant m'apparaissait en rêve. Et puis je culpabilisais d'être aussi impuissante. J'aurais tant aimé lui venir en aide durant cette année noire. Mais mes parents ne souhaitaient pas que j'aie le voir, pour une raison que je ne comprenais pas à l'époque et que j'appris plus tard : la famine avait tué la jeune sœur de Benjamin, et la famille Polek avait insisté pour rester seule.*

*Trois mois passèrent donc ainsi, dans l'angoisse insupportable de l'ignorance et de l'attente, avant qu'enfin j'eusse des nouvelles de lui. Alité la plupart du temps, il avait combattu la Mort qui partageait sa chambre et qui, dans les cauchemars qu'il avait faits, s'employait avec obstination à le tirer vers Elle... Sa*

*santé était si déficiente qu'il n'arrivait même plus à parler convenablement sans que cela lui demandât d'énormes efforts. [...]*

Après que l'Holomodor fut passé, à la fin de l'année 1933, les amants retrouvèrent lentement leur joie passée. Pourtant, au bout de seulement quelques semaines, les nuages déjà reparaissaient.

*Le bonheur fut toujours pour Benjamin et moi de courte durée. Le destin ne nous autorisa jamais à vivre heureux très longtemps. S'il nous avait réunis depuis un mois environ, ce ne fut que pour mettre notre relation de nouveau à l'épreuve. L'Holomodor avait laissé chez Benjamin des séquelles que ni lui ni moi n'avions réellement soupçonnées avant qu'elles ne deviennent pour lui invivables : ses carences nutritionnelles étaient devenues si importantes que son système immunitaire, inapte à protéger son organisme, laissait passer les moindres microbes, à tel point qu'il ne put bientôt plus quitter le lit. Je venais le voir presque quotidiennement, mais, le plus souvent, nous ne conversions que quelques minutes, car le seul fait de prononcer quelques mots pouvait lui être douloureux. [...]*

*Il eut besoin de trois mois pour se rétablir à peu près. Nous étions alors en juin 1934. Je savais depuis trois semaines déjà que j'avais été acceptée à Krasnodar.*